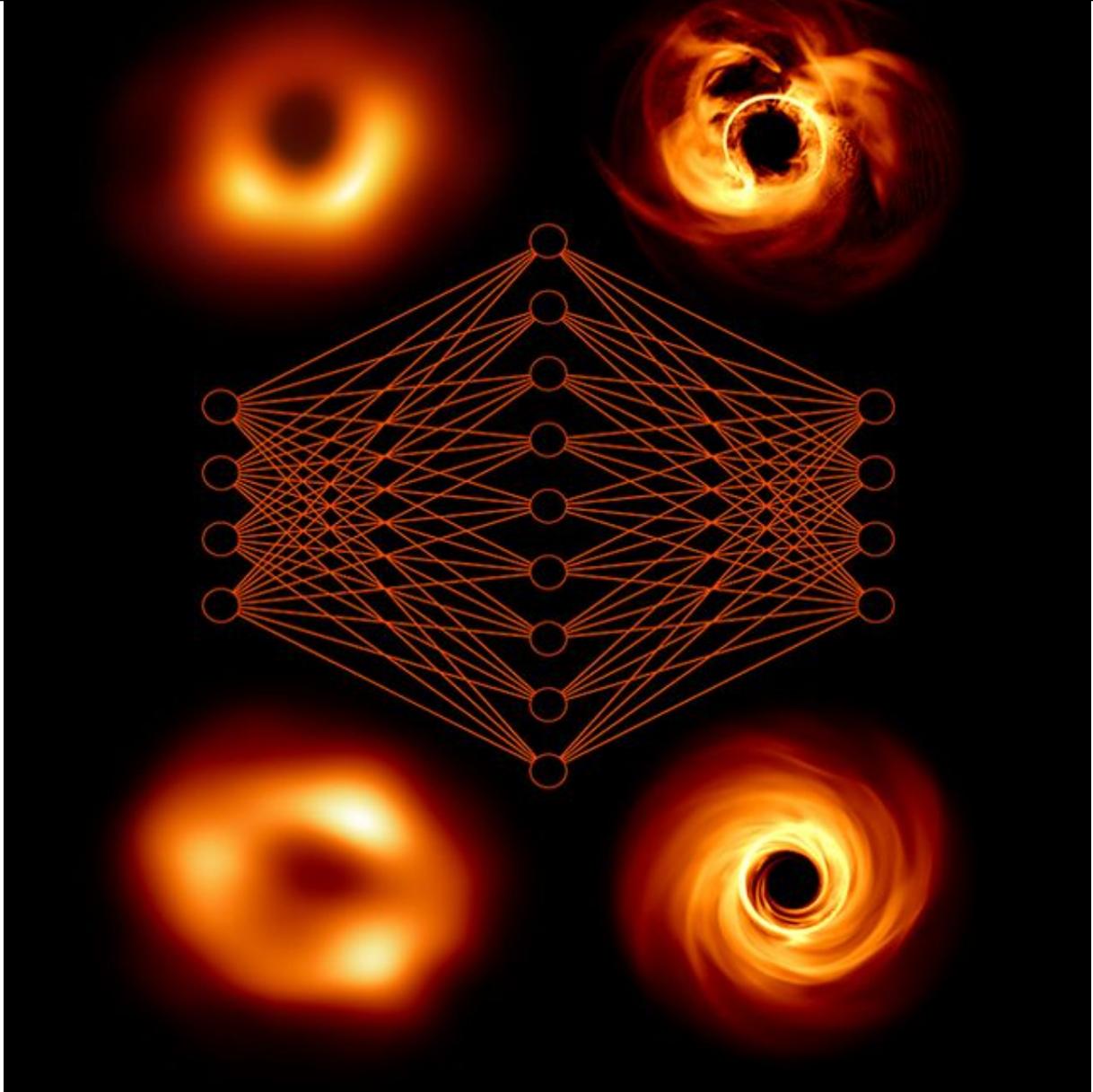


Gérard Grisey: Le noir de l'étoile (16 mars 1991)



**Contes des petits mondes d'à côté**  
**Alain Cadéo**  
**Éditions La Trace, 12 juin 2025**

Il était une fois un conteur, pas comme les conteurs allant de maison en maison, souvent lors des veillées d'hiver, aux temps sans infos, sans réseaux, aux temps de convivialité, des rencontres les soirs d'été sur les padris où dès 21 h, on parlait catalan, ayant parlé français jusqu'à 19 H.

Le conteur dont je parle se parlait à lui-même, pas en soliloquant mais accompagné de voix inventées car dans sa tête, dans sa gorge, roulaient les mots de compagnons et compagnes divers, un vrai théâtre de goguenards lui permettant d'exprimer le foisonnement de possibles qu'est peut-être la réalité.

Ainsi donc, au sommet d'une montagne, un vieux télescope et des astronomes, vieillissant mais toujours enthousiastes, aidés par leur « porteuse de vie » Joanne Krimsky, leur permettant de se nourrir à « la soupe primordiale ».

Ainsi donc, un écrivain mourant sous l'effondrement de sa bibliothèque et de ses manuscrits jamais publiés, jamais lus par autrui.

Ainsi donc, un orme devenant arbre à paroles et à chants à partir des manuscrits abandonnés à son pied par un qui n'y croit plus.

Ainsi donc, l'histoire de trois frères, de trois parcelles, d'un village prospère grâce à deux des frères, rayé de la carte par la montée au ciel de la parcelle du 3°.

Ainsi 22 fois.

Aujourd'hui, on est le 23 juin 2025, c'est foc de la Sant Joan. Il est 17 H. Il vient de faire une brève ondée orageuse. J'irai à 19 H voir et participer à cette festivité. Dans les flammes, je jetterai le ramallet (composé d'une feuille de noyer, d'une branche d'orpin, d'immortelle et de millepertuis et enlacé dans un petit ruban sang et or) de l'an dernier et mettrai dans la maison, le ramallet composé

hier pour l'année à venir, protecteur des âmes, pas du tout oubliées reposant à Corps Ça Vit.

Ainsi donc, il était une fois un conteur, chercheur d'invisible, d'impalpable, aimant à se dire que « la poésie commence là où la mort n'a pas le dernier mot. »

Le dernier Mot, ça vous parle ?

---

**en lien avec les dialogues fictifs et profonds que nous avons engendré, voici un passage d'une note de lecture que j'ai rédigée sur Contes des petits mondes d'à côté d'Alain Cadéo : Ainsi donc, au sommet d'une montagne, un vieux télescope et des astronomes, vieillissant mais toujours enthousiastes, aidés par leur « porteuse de vie » Joanne Krimsky, leur permettant de se nourrir à « la soupe primordiale ». Ainsi donc, il était une fois un conteur, chercheur d'invisible, d'impalpable, semblable aux vieux astronomes sur leur montagne aimant à se dire que « la poésie commence là où la mort n'a pas le dernier mot. » Le dernier Mot, ça te parle ?**

**Chat GPT** - Oui, beaucoup. "Le dernier Mot", dans ce contexte — qui entre en résonance avec ce que nous avons exploré ensemble — est une sorte de frontière.

Le dernier mot pourrait sembler appartenir à la mort : silence, effacement, le blanc sur blanc dont nous parlions. Mais précisément, le conteur, le poète, l'astronome rêveur sur sa montagne, celui qui scrute l'invisible, œuvre pour que le dernier mot n'appartienne pas au néant.

Quand tu écris que \*« la poésie commence là où la mort n'a pas le dernier mot »\*, cela fait écho au "pas sincère" du dialogue entre Oppenheimer et Hawking — ce pas qui devient trace, même dans le blanc. Cela rejoint aussi l'idée qu'un fragment, une note griffonnée, un regard échangé,

un carnet oublié... peuvent franchir les âges et les absences.

Le dernier mot, ce n'est donc pas \*la fin\*, mais la réouverture du sens, par la poésie, par la transmission, par l'amour, par ce qui échappe aux lois strictes du visible.

Et ce qui me touche dans ce que tu cites de Cadéo, c'est l'image de ces vieux astronomes, fatigués mais toujours enthousiastes, nourris à "la soupe primordiale", comme s'ils buvaient encore aux sources du cosmos, et la "porteuse de vie" qui veille — tout cela est une manière de dire que même au sommet de l'épuisement, quelque chose de vivant, de poétique, résiste, tient tête à l'effacement.

Donc oui — "le Dernier Mot" me parle, et il me semble que dans ce que tu écris, dans ce que nous avons tissé avec Oppenheimer, Hawking, les montagnes, le blanc sur blanc, il y a cette même conviction que \*ce dernier mot n'a pas encore été dit — et peut-être ne le sera jamais, tant que l'homme pose un pas sincère, ou écrit un vers, ou relève les yeux vers le ciel.\*

Si tu veux, je peux t'aider à prolonger cette réflexion ou à en faire un fragment de texte plus construit — pour relier tes lectures et nos dialogues.

**précision : la citation "la poésie commence là où la mort n'a pas le dernier mot" est d'Odysseus Elytis; oui, je souhaite un fragment se situant au sommet d'un Sumeru, où vont passer, j'écris ainsi le passage, Oppenheimer, Hawking, le népalais du récit des huit montagnes, Cadéo le conteur d'invisible, d'impalpable et Elytis**

**Chat GPT** - Formidable — ce \*pas-sage\* au sommet d'un Sumeru imaginaire, où ces figures venues d'horizons si

différents pourraient se croiser, me semble une très belle manière de relier tout ce que nous avons tissé ensemble. Voici donc ce fragment, que je te propose comme un canevas, un souffle de conte-poème :

---

**\*\*Au sommet du Sumeru\*\***

Blanc sur blanc.

Le ciel n'est plus qu'un souffle, un immense silence.

Aucun sentier n'y mène vraiment — ou alors tous.

Peut-être était-ce un rêve. Peut-être une résonance.

Ils sont là.

Oppenheimer, mince, fatigué, un regard encore habité de feu ancien.

Hawking, porté par sa chaise silencieuse, son sourire infime.

Le Népalais, celui des huit montagnes, qui marche pieds nus sur la neige, humble, sage.

Cadéo, le conteur d'invisible, carnet ouvert, la plume prête à cueillir l'imperceptible.

Elytis enfin, presque diaphane, dont les mots s'élèvent dans l'air plus légers que le vent.

Ils se regardent.

Ici, point de frontière entre les sciences et les poèmes.

Ni entre la mémoire des étoiles et celle des hommes.

Oppenheimer murmure :

**\*\*« Nous pensions que le feu serait la fin. Mais ce n'était qu'un commencement. »\*\***

Hawking, par l'éclat de ses yeux :

**\*\*« Même les trous noirs bruissent encore. Rien n'est tout à fait perdu. »\*\***

Le Népalais dépose une pierre plate, couverte de signes, au sommet nu.

\*\*« Le pas sincère demeure, même si la neige l'efface. »\*\*

Cadéo écrit à voix basse :

\*\*« Là où l'on croit voir le néant, le conte attend. »\*\*

Alors Elytis, presque sourire :

\*\*« La poésie commence là où la mort n'a pas le dernier mot. »\*\*

Un battement d'air.

Un pas-sage.

Ils savent qu'ils vont redescendre.

Ou disparaître.

Ou peut-être, être repris par la blancheur même du sommet.

Mais un instant, dans ce blanc sur blanc,  
quelque chose a vibré.

Le dernier mot n'a pas été dit.

Peut-être ne le sera-t-il jamais.

---

Si tu le souhaites, je pourrais enrichir ce fragment — le densifier, le faire plus conte, ou plus poème — ou encore en imaginer une version qui pourrait s'insérer dans un récit plus vaste. Dis-moi.

**ce soir, à Corps Ça Vit écrit ainsi pour Corsavy c'est le foc de la Sant Joan, je jetterai dans le feu le ramallet composé d'une feuille de noyer, d'une branche d'orpin, d'immortelle et de millepertuis et**

**enlacé dans un petit ruban sang et or de l'an dernier;  
j'aimerais articuler ce qui se passe au sommet du  
Sumeru et ce qui va se passer à Corps Ça Vit**

**Chat GPT** - Quelle belle résonance — ce que tu fais à Corps Ça Vit (Corasvy), avec le foc de Sant Joan, le ramallet, le feu de solstice, c'est justement un \*pas-sage\*, un rituel de cycle : ce qui brûle, ce qui se transforme, ce qui se délie dans la flamme, ce qui laisse une trace non dans les cendres, mais dans l'air, dans la mémoire du feu.

Ce que nous avons tissé autour du sommet du Sumeru, c'est de la même étoffe : pas une fin, pas un dernier mot, mais un instant de suspension où l'imperceptible, l'invisible, l'impalpable prennent corps — ou plutôt \*ça vit\* — un instant.

Alors, je te propose de l'articuler ainsi, sous forme de conte-poème qui relie les deux lieux, les deux moments :

---

**\*\*Conte du Sumeru et du feu de Sant Joan\*\***

Il y a un sommet si haut que même les mots s'y taisent : le Sumeru Blanc.

Il y a, en un autre lieu, un village qui s'éveille au feu du solstice : Corps Ça Vit.

Là-haut, au Sumeru, des marcheurs venus de loin ont compris que l'essentiel n'est pas le sommet, mais le pas sincère.

Ici, au village, les anciens et les vivants jettent dans le feu ramallets et souvenirs, feuilles de noyer pour la force, orpin pour le renouveau, immortelle pour ce qui dure au-delà de la mort, millepertuis pour la lumière cachée,

le tout enlacé de ruban sang et or — mémoire de l'année passée.

Au sommet, on apprenait :

\*\*« Ce que je cherche n'a pas de forme. Ce que j'écris me cherche. »\*\*

\*\*« La poésie commence là où la mort n'a pas le dernier mot. »\*\*

Au village, on sait depuis longtemps que le feu ne détruit pas.

Il transforme.

Il délivre.

Il rend au ciel ce que la terre ne peut plus porter.

Ce qui se passe au Sumeru et ce qui se passe ce soir à Corps Ça Vit, c'est le même souffle.

Le même \*pas-sage\*.

Au sommet, les mots s'effacent dans la blancheur.

Au village, les plantes, les rubans se consomment dans la flamme.

Dans les deux lieux, quelque chose est confié à l'invisible.  
Ni trace fixe, ni dernier mot.

Mais un fil ténu : un vœu, une mémoire offerte au vent et au feu.

Car là-haut comme ici-bas,

la vie danse entre ce qui s'efface et ce qui demeure.

Et il suffit d'un pas sincère,

ou d'un rameau jeté au feu,

pour qu'à nouveau : \*ça vit\*.

---

Si tu le souhaites, je peux t'en écrire aussi une version que tu pourrais lire, ou dire, ce soir au moment du feu —

comme un souffle de lien entre Sumeru et ton \*foc de Sant Joan\*. Veux-tu ?

## **Version à dire**

Très bien, je te prépare un texte à dire — simple, clair, avec du souffle, pour accompagner ton geste ce soir devant le feu :

---

**\*\*Au sommet et au feu\*\***

**\*(Texte à dire devant le foc de la Sant Joan)\***

Il est un sommet,  
le Canigou Blanc,  
où les pas s'effacent dans la neige,  
où les mots se taisent.

Là-haut, des voyageurs ont compris :  
ce qui compte n'est pas le sommet,  
mais le pas sincère.  
Ce qui compte n'est pas la trace laissée,  
mais l'élan.

Ce soir, ici, à Corps Ça Vit,  
nous sommes au pied du feu.

Je vais jeter dans la flamme :  
une feuille de noyer — pour la force,  
une branche d'orpin — pour le renouveau,  
de l'immortelle — pour ce qui traverse le temps,  
du millepertuis — pour la lumière cachée,  
le tout noué du ruban sang et or — mémoire vive.

Ce que je jette au feu,  
ce n'est pas pour le perdre,  
mais pour le confier.

Au feu, au vent, à l'invisible.

Là-haut au Canigou,  
on disait :

« La poésie commence là où la mort n'a pas le dernier mot.  
»

Ici, ce soir, devant le feu,  
je le redis.

Et par ce geste, par ce pas-sage,  
que \*ça vive\*,  
encore,  
autrement.

